

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS

RÉUNION DU CRIME



Réunion du crime

NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS – 14

Réunion du crime

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Hibert*



Titre original
REUNION IN DEATH

Berkley Book, New York

© Nora Roberts, 2002

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2005

EAN 9782290152416

1

Le meurtre était un travail. Pour l'assassin, la victime et les survivants, la mort était une tâche sérieuse. Elle l'était aussi pour ceux qui défendaient les victimes. Certains accomplissaient cette tâche avec dévouement, d'autres avec indifférence.

Quand il quitta son appartement de Park Avenue pour sa promenade matinale, comme à son habitude, Walter C. Petitbon ne se doutait heureusement pas qu'il vivait les dernières heures de son existence. Ce robuste sexagénaire était un homme d'affaires habile qui avait fait fructifier la fortune familiale, déjà considérable, grâce aux fleurs et à la sentimentalité de ses congénères.

Il était riche, en bonne santé. L'année précédente, il s'était trouvé une jeune épouse blonde qui avait l'appétit sexuel d'un doberman en rut et le quotient intellectuel d'un chou pommé.

Walter C. Petitbon jugeait son univers absolument parfait.

Il aimait son travail, il avait deux enfants de son premier mariage qui un jour reprendraient l'entreprise qu'il avait héritée de son propre père. Il entretenait une relation raisonnablement amicale avec son ex, une femme très bien. Son fils et sa fille étaient des jeunes gens charmants, intelligents, qui faisaient sa fierté et lui apportaient beaucoup de satisfaction.

Il avait un petit-fils, la prune de ses yeux.

En cet été 2059, « Un Monde de Fleurs » représentait une puissante entreprise intergalactique constituée de fleuristes, d'horticulteurs, de serres et de bureaux.

Walter adorait les fleurs, et pas uniquement pour les profits qu'il en tirait. Il adorait leurs parfums, leurs couleurs, le velouté de leurs pétales, leur beauté. Qu'elles existent était en soi un miracle qui l'émerveillait.

Chaque matin, il visitait quelques fleuristes, afin de vérifier leur stock, l'agencement de leur boutique, et plus simplement pour papoter avec les amoureux des fleurs.

Deux fois par semaine, il se levait avant l'aube pour se rendre au marché horticole, au centre-ville. Il y flânait, choisissait, critiquait et donnait des ordres.

Depuis près d'un demi-siècle, cette routine avait rarement varié, pourtant il ne s'en était jamais lassé.

Aujourd'hui, après une heure passée au milieu des fleurs, il s'était rendu au siège social. Il y était resté plus longtemps qu'à l'accoutumée pour laisser à sa femme le temps de finir d'organiser la fête d'anniversaire « surprise » qu'elle lui préparait.

Y penser le faisait rire.

La petite chérie serait incapable de garder un secret même si elle se mettait du sparadrap sur les lèvres. Il était au courant de cette fête depuis des semaines, et il attendait la soirée avec l'excitation d'un gamin.

Naturellement, il feindrait la stupéfaction. Ce matin, il avait répété devant son miroir, il s'était entraîné à prendre l'air médusé.

Ce fut donc le sourire aux lèvres que Walter vaqua à ses occupations quotidiennes – sans imaginer à quel point il allait être surpris.

Jamais Eve ne s'était sentie aussi bien. Détendue, pleine d'énergie, elle s'appêtait à reprendre le travail après deux merveilleuses semaines de vacances où elle n'avait eu qu'à manger et à dormir.

La première semaine dans la villa de Mexico, la seconde sur une île qui appartenait à Connors. Quinze jours de soleil, de farniente et d'amour.

Une fois de plus, Connors avait vu juste. Ils avaient besoin de se retrouver. Loin de tout. L'un et l'autre, ils avaient besoin d'une période de convalescence.

Campée devant sa penderie, Eve, les sourcils froncés, inspectait la masse de vêtements qu'elle possédait depuis son mariage. Certes, elle avait passé la majeure partie de ces quinze derniers jours nue ou fort peu vêtue. Cela pouvait expliquer qu'une telle profusion de chiffons la déconcerte. Cependant, elle était prête à parier que son mari avait réussi à glisser dans ce fouillis quelques toilettes supplémentaires.

D'un geste brusque, elle sortit un fourreau bleu coupé dans une étoffe chatoyante qui paraissait pétiller comme du champagne.

— Je l'avais, ce truc ?

— C'est ta garde-robe, pas la mienne, répondit Connors.

Installé dans le coin salon de leur chambre, il sirotait un deuxième café tout en vérifiant les cours de la Bourse sur l'écran mural. Il jeta un coup d'œil à Eve.

— Si tu comptes mettre cette tenue, tu vas épater tous les criminels de la ville.

— Il y a deux semaines, ce machin n'était pas là.

— Vraiment ? Je me demande bien comment ça se fait.

— Il faut que tu arrêtes de m'acheter des vêtements.

Il tendit la main pour caresser Galahad, mais le chat leva le nez d'un air souverainement dédaigneux. Depuis leur retour, la veille, il boudait.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est embarrassant, marmonna-t-elle.

Il se contenta de sourire, la regarda enfiler un pantalon et un haut sans manches. Jamais il ne se rassasiait de ce corps svelte, pareil à une liane.

Le soleil avait doré la peau d'Eve, des mèches blondes éclaircissaient ses courts cheveux bruns. Elle s'habilla rapidement, en femme qui ne se souciait pas de la mode – raison pour laquelle, sans doute, il ne résistait pas à la tentation de lui offrir des toilettes.

Ces vacances l'avaient reposée, songea-t-il. Au fil des jours, il l'avait vue se délester de son fardeau de fatigue et d'angoisse. À présent, ses yeux mordorés brillaient de nouveau, son visage aux traits finement ciselés avait retrouvé son éclat.

Quand elle boucla les lanières de son holster, le pli de sa bouche – cette magnifique bouche si généreuse – disait que le lieutenant Eve Dallas était de retour, parée pour la bagarre.

— Ce qu'une femme armée peut m'exciter, c'est incroyable.

Elle lui décocha un regard sévère, prit une veste légère dans la penderie.

— N'espère pas me mettre en retard le jour où je reprends le boulot sous prétexte qu'il te reste quelques fantasmes à assouvir.

— Eve chérie... Pas cette veste, s'il te plaît.

— Quoi ? Elle est très bien pour l'été, et elle cache mon arme.

— Elle ne va pas avec ce pantalon.

Il s'approcha et sortit de la penderie la veste assortie au pantalon kaki.

— Voilà, celle-ci va beaucoup mieux.

— Je ne vais pas faire un défilé de mode.

Elle obéit néanmoins – discuter lui ferait perdre du temps.

Il plongea de nouveau dans la penderie, en émergea avec une paire de bottines en magnifique cuir fauve.

— D'où elles viennent ?

— C'est la fée du placard qui les a mises là.

Eve loucha sur les bottines, enfonça un doigt dans le bout.

— Je n'ai pas besoin de nouvelles chaussures. Mes vieilles bottes sont confortables, elles ne me font pas mal.

— Vieilles ? Un doux euphémisme. Essaie celles-ci.

— Je vais les abîmer, bougonna-t-elle, tout en s'asseyant sur l'accoudoir du sofa pour les enfiler.

Elles glissaient sur son pied comme un gant, ce qui était éminemment suspect. Elles avaient probablement été faites sur mesure dans l'une des innombrables manufactures de Connors et coûtaient vraisemblablement quatre fois le salaire mensuel d'un inspecteur de la brigade criminelle new-yorkaise.

— Ça alors... La fée du placard connaît ma peinture !

— Elle est formidable.

— Il est inutile de lui rappeler, je présume, qu'un flic n'a pas besoin de bottes hors de prix qui ont sans doute été cousues par une petite nonne italienne...

— C'est elle qui décide.

Il lui caressa les cheveux, lui renversa doucement la tête en arrière.

— Et elle t'adore.

L'entendre prononcer ces mots la chavirait toujours. Elle se demandait comment elle réussissait à ne pas se noyer dans ces yeux si bleus.

— Tu es tellement beau...

Elle n'avait pas voulu dire ça, et le son de sa propre voix la fit tressaillir. Elle vit le sourire de Connors, aussi vif qu'une flamme, éclairer son visage qu'un maître de la sculpture aurait pu tailler dans le marbre, avec ses pommettes saillantes et son irrésistible bouche de poète.

Il pourrait intituler son œuvre : *Jeune dieu irlandais*. Car les dieux n'étaient-ils pas ensorceleurs et tout-puissants ?

— Il faut que j'y aille.

Elle se redressa promptement, se heurta à son mari qui n'avait pas bougé.

— Connors...

— Oui, pour toi et moi, c'est le retour à la réalité, mais...

Il promenait ses mains sur les hanches d'Eve, dans un geste possessif.

— ... nous pouvons quand même nous accorder une minute pour que tu me dises au revoir, que tu me donnes un baiser.

— Tu veux que je te dise au revoir ?

— Eh oui...

Elle l'agrippa par ses cheveux noirs et lui mordit les lèvres.

Elle sentit leurs deux cœurs qui battaient plus vite, à l'unisson. Avec un soupir de plaisir, elle s'abandonna à ce baiser. Puis, étourdie, elle repoussa son époux.

— Salut ! lança-t-elle en sortant à grands pas de la chambre.

— Passe une bonne journée, lieutenant.

Connors se rassit sur le canapé, se pencha vers le chat.

— À toi, maintenant. Quel prix faudra-t-il que je paye pour que nous redevenions copains ?

Eve sauta sur un escalier roulant qui menait à la Criminelle, respirant l'air ambiant à pleins poumons. Les falaises spectaculaires de l'ouest du Mexique, la brise embaumée des îles tropicales l'avaient enchantée, pourtant elle avait eu la nostalgie de l'atmosphère du Central. Oui, elle aimait cette odeur de sueur, de mauvais café, de désinfectant, et surtout ce bourdonnement de ruche : tous ces flics qui parlaient en même temps, les bips incessants, discordants des communicateurs, les pas pressés dans les couloirs.

Elle perçut l'écho d'une prise de bec, quelques obscénités qui résonnèrent à ses oreilles comme de la musique.

« Bienvenue chez moi ! » songea-t-elle, ravie.

Car, avant Connors, la police avait été son foyer, sa vie, son unique but. À présent, même mariée, ou peut-être justement parce qu'elle avait Connors à son côté, son métier restait une part essentielle de son identité.

Autrefois elle avait été une victime – impuissante, souillée, brisée. Maintenant elle était une guerrière.

Elle pénétra dans le local des inspecteurs, prête à mener toutes les batailles qui se présenteraient.

Baxter leva le nez, émit un sifflement.

— Dallas... Oh là là...

— Quoi ?

Déconcertée, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, réalisa que le sourire égrillard de Baxter lui était destiné.

— Tu es vraiment malade, mon pauvre Baxter. Certaines choses ne changent décidément pas, c'est rassurant.

— Tu es drôlement bien pomponnée.

Il se leva, contourna le bureau pour s'approcher.

— Super ! commenta-t-il, palpant le tissu de la veste d'Eve. Dallas, tu es une vraie gravure de mode.

— Arrête, grommela-t-elle, mortifiée. Ce n'est qu'une veste.

— Et tu es toute dorée. Tu as fait du bronzage intégral ?

— Tu veux que je te botte les fesses ? riposta-t-elle avec un sourire féroce.

Il agita un doigt réprobateur, manifestement très content de lui.

— Oh... et qu'est-ce que tu as là ? Des boucles d'oreilles, non ? Elles sont très, très jolies.

Elle avait oublié qu'elle les portait.

— Les criminels ont brusquement interrompu leurs activités pendant mon absence pour que tu aies le temps de détailler ma tenue vestimentaire ?

— Je suis simplement ébloui, lieutenant. Complètement fasciné. Ces boots sont flambant neuves, n'est-ce pas ?

— Va te faire voir ailleurs, articula-t-elle, et elle poursuivit son chemin.

— Elle est revenue ! clama Baxter que ses collègues applaudirent.

Abrutis, pesta-t-elle en se dirigeant vers son bureau d'un pas de grenadier. La police de New York était un ramassis d'abrutis.

Seigneur, ce qu'ils lui avaient manqué !

Elle franchit le seuil de son antre, s'immobilisa et faillit s'étrangler de stupéfaction.

Sa table était rangée. Mieux, elle était propre. En fait, tout était propre. Comme si quelqu'un avait dépoussiéré, nettoyé et repeint. Elle passa un doigt suspicieux sur le mur, le renifla. Oui, c'était bien de la peinture fraîche.

Les sourcils froncés, elle s'avança dans la pièce exiguë, pourvue d'une petite fenêtre, d'un bureau bancal – maintenant récuré – et de deux fauteuils défoncés. Le classeur métallique rutilait, lui aussi. On avait posé dessus une plante verte qui semblait en pleine forme.

Avec une exclamation de détresse, Eve se rua sur le classeur, ouvrit un casier.

— Je le savais, je le savais ! Ce salaud a encore frappé !

— Lieutenant ?

Furieuse, Eve pivota. Son assistante se tenait sur le seuil, pimpante dans son uniforme bleu sans le moindre faux pli.

— Ce fichu voleur de friandises a découvert ma cachette.

Peabody réprima un sourire.

— Vos friandises sont dans le classeur. À la lettre M, si je ne m'abuse ?

— M pour Miam... ouais.

Vexée, Eve referma brutalement le casier.

— J'ai oublié de les embarquer avant mon départ. Dites donc, Peabody, qu'est-ce qui s'est passé ? Il a

fallu que je vérifie le nom sur la porte pour être sûre que c'était bien mon bureau.

— On a profité de votre absence pour nettoyer et repeindre. Ça devenait nécessaire.

— Où sont toutes mes affaires, maintenant ? J'avais des dossiers en retard, j'attendais un rapport du légiste, un autre de l'Identité judiciaire...

— Je m'en suis occupée. Les dossiers et les rapports sont classés, rétorqua Peabody avec un sourire qui fit pétiller ses yeux noirs. J'avais le temps.

— Vous vous êtes tapé toute la paperasse ?

— Oui, lieutenant.

— Et vous avez mis mon bureau sens dessus dessous ?

— Il m'a paru impératif de zigouiller les bestioles, genre acariens, qui croissaient et se multipliaient dans les coins.

Eve fourra les mains dans ses poches, se balança sur ses talons.

— Vous ne seriez pas en train d'insinuer que, quand je suis là, vous n'avez pas le temps d'accomplir votre travail quotidien ?

— Pas du tout. Soyez la bienvenue, Dallas ! Excusez-moi, mais il faut que je vous dise que vous êtes magnifique. Cet ensemble est superbe.

Eve se laissa tomber dans son fauteuil.

— Mais de quoi j'ai l'air, en principe ?

— C'est une question ?

Eve étudia le visage de Peabody – carré, sous un casque de cheveux noirs.

— Je réfléchis pour savoir si vos répliques pertinentes et impertinentes m'ont manqué... Eh bien non, pas le moins du monde.

— Je ne vous crois pas. Au fait, vous êtes toute bronzée.

— Ouais. Et le vôtre, il vient d'où ?

— Quoi donc ?

— Le bronzage, Peabody. C'est artificiel ?

— Non, je l'ai peaufiné à Bimini.

— Bimini... l'île ? Qu'est-ce que vous fabriquez là-bas ?

— J'étais en vacances, moi aussi. Comme vous partiez, Connors m'a proposé de prendre une semaine et...

— Connors vous a « proposé » ?

— Oui, il a dit que ça nous ferait du bien, à McNab et moi, alors...

Eve sentit un muscle tressauter, juste sous son œil. La réaction habituelle chaque fois qu'elle pensait à Peabody et au jeune inspecteur de la DDE. Elle pressa deux doigts sur sa pommette.

— McNab et vous à Bimini, ensemble.

— Ça paraissait une bonne idée, puisqu'on essaie de se rabibocher. Quand Connors a mis un de ses avions et sa maison à notre disposition, on a sauté sur l'occasion.

— Son avion, sa maison de Bimini...

Les yeux brillants, Peabody oublia toute retenue et s'assit sur le bord du bureau.

— C'était génial. Je me croyais dans un palais. Cette cascade qui tombe dans la piscine, le parc, et le lit de la chambre. Gigantesque...

— Ne me parlez surtout pas du lit.

— La propriété est complètement isolée, même si elle est juste sur la plage. On se baladait tout nus à longueur de journée.

— Je ne veux pas le savoir.

— Quelquefois, on était à moitié nus, rectifia Peabody pour la taquiner. Bref, enchaîna-t-elle avant qu'Eve ne lui saute à la gorge, c'était formidable. J'aimerais offrir quelque chose à Connors, pour le remercier. Mais, comme il ne lui manque rien, je suis bien embêtée. Je me suis dit que vous auriez peut-être une idée.

— On est dans un commissariat, ici, ou dans un club mondain ?

— Allez, Dallas, on n'a pas de travail en retard, rétorqua Peabody avec un sourire plein d'espoir. Je pensais que je pourrais lui offrir un couvre-lit confectionné par ma mère. Vous savez, ceux qu'elle tisse. Ils sont vraiment beaux. Ça lui plairait, à votre avis ?

— Écoutez, il n'attend pas de remerciement. Ce n'est pas indispensable.

— Grâce à lui, j'ai passé les meilleures vacances de ma vie. Je tiens à lui exprimer ma reconnaissance. Ça avait beaucoup d'importance pour moi, et il l'a compris.

— Oui, il comprend toujours tout, grommela Eve.

Elle se radoucit cependant, touchée malgré elle.

— Il serait enchanté d'avoir quelque chose que votre mère a réalisé.

— C'est vrai ? Oh, tant mieux ! J'appellerai maman dès ce soir.

— Bon, maintenant que ce point est réglé, Peabody, si on se mettait au travail ?

— En fait, on n'a rien sur le feu.

— Dans ce cas, déterrez-moi quelques dossiers.

— Lesquels ?

— Choisissez, il faut que je m'occupe.

Peabody tourna les talons, s'arrêta.

— Le plus chouette, dans les congés, c'est de reprendre le collier. Vous ne trouvez pas ?

Eve passa la matinée à se replonger dans des affaires qui n'avaient pas été résolues, à chercher une piste qu'on aurait éventuellement négligée. Le dossier qui l'intéressait le plus était celui de Marsha Stibbs, une jeune femme que son mari, Boyd, avait découverte morte dans sa baignoire, lorsqu'il était rentré d'un voyage d'affaires.

On avait d'abord considéré qu'il s'agissait d'un accident domestique – jusqu'à ce que l'autopsie révèle que Marsha ne s'était pas noyée, qu'elle était morte avant de prendre un bain moussant.

Dans la mesure où elle avait une fracture du crâne, il lui avait été impossible de se plonger toute seule dans l'eau.

L'enquêteur avait apporté la preuve que Marsha avait une liaison. Des lettres d'amour signées d'une simple initiale – C – étaient cachées dans le tiroir où la victime rangeait sa lingerie. Dans ces lettres, l'amant de Marsha la suppliait de divorcer pour s'enfuir avec lui.

D'après le rapport, le contenu de cette correspondance avait été un choc pour le mari – qui avait un solide alibi – et tous ceux qui connaissaient la victime.

Boyd Stibbs, représentant régional d'une marque d'articles de sport, aurait pu incarner l'archétype de l'Américain. Il touchait un salaire légèrement au-dessus de la moyenne, était marié depuis six ans avec sa petite amie de l'université, devenue acheteuse pour une grande chaîne de magasins. Le dimanche, il jouait au football, il ne buvait pas, ne flambait pas et n'avait jamais eu le moindre problème avec la justice. Il avait tenu à subir l'épreuve du détecteur de mensonges, dont il s'était tiré haut la main.

Les Stibbs n'avaient pas d'enfants, ils habitaient un immeuble tranquille de West Side et fréquentaient un cercle amical assez restreint. Jusqu'au décès de Marsha, le couple paraissait heureux.

Les investigations avaient été minutieuses, approfondies. Pourtant l'inspecteur chargé de l'affaire n'avait pas réussi à retrouver l'amant présumé – le fameux C.

Eve appela son assistante par l'intercom.

— À cheval, Peabody. On va faire un peu de porte-à-porte.

Elle fourra le dossier dans son sac, saisit sa veste et sortit du bureau.

— Je n'avais jamais travaillé sur une affaire classée.

— Ne la considérez pas comme classée, rétorqua Eve. Dites-vous qu'elle est en souffrance.

— Celle-là l'est depuis combien de temps ?

— Bientôt six ans.

— Si le type avec qui elle avait une liaison n'a pas fait surface pendant toutes ces années, comment comptez-vous le dénicher ?

— Une étape après l'autre, Peabody. Lisez les lettres.

Peabody les extirpa de sa sacoche. Elle parcourut la première.

— Eh bien ! Ça brûle les doigts tellement c'est... torride.

— Continuez.

— Vous rigolez ? Je ne pourrais pas m'arrêter là, même si je le voulais.

Elle poursuivit sa lecture, les yeux écarquillés, en émettant des petits bruits de gorge.

— Seigneur, je crois que j'ai un orgasme !

— Merci de partager vos états d'âme. À part ça, quelles informations retirez-vous de cette prose ?

— L'imagination et l'ardeur de M. C. m'emplissent d'admiration.

— Je reformule ma question. Qu'est-ce que ces lettres ne disent pas ?

— Eh bien... le nom de ce monsieur.

Consciente que quelque chose lui échappait, Peabody relut les feuillets.

— Non, je sèche... soupira-t-elle. Qu'est-ce que vous voyez, vous ?

— C'est plutôt ce que je ne vois pas qui me titille. Il n'y a aucune allusion aux circonstances de leur rencontre. Comment sont-ils devenus amants ? Où se retrouvaient-ils pour leurs ébats ? Du coup, je m'interroge.

— Sur quoi ? répliqua Peabody, qui pataugeait toujours.

— Il est possible que ce M. C n'ait jamais existé.

— Mais...

— Nous avons une femme mariée depuis quelques années, qui a des amis fidèles, un bon boulot où elle exerce des responsabilités. D'après les interrogatoires, pas un membre de son entourage ne se doutait qu'elle

avait une liaison. Rien dans son comportement ne le laissait deviner. Elle ne s'absentait jamais de son bureau. Alors, quand se livrait-elle à ces ébats passionnés ?

— Le mari partait régulièrement, pour son travail.

— En effet, ce qui aurait pu permettre à sa femme de le tromper. Pourtant notre victime paraissait honnête, fidèle. Elle travaillait, ensuite elle rentrait à la maison. Elle ne sortait qu'avec son mari ou avec des amis. On a épluché les relevés téléphoniques : pas le moindre coup de fil suspect passé depuis le bureau ou le domicile. Comment M. C. et elle se fixaient-ils leurs rendez-vous ?

— De vive voix ? C'était peut-être l'un de ses collègues.

— Peut-être.

— Vous n'êtes pas convaincue. D'accord, elle semblait tenir à son mari. N'empêche que les gens de l'extérieur, y compris les très bons copains, ignorent totalement ce qui se passe vraiment dans un couple. Quelquefois, le conjoint ne le sait même pas.

— C'est tout à fait exact. Et l'inspecteur chargé de l'enquête partage votre opinion, à juste titre.

— Mais pas vous. Vous pensez que le mari a tout manigancé pour qu'on ait l'impression qu'elle le trompait. Il s'est fabriqué un alibi, s'est arrangé pour attirer sa femme à la maison et la tuer, ou la faire liquider.

— C'est une éventualité dont nous allons discuter avec lui, séance tenante.

Eve s'engagea à toute allure sur une rampe d'accès à un parking aérien, casa son véhicule au deuxième niveau, entre un break et une moto-jet. Elle désigna un immeuble.

— La plupart du temps, il est absent de chez lui pour son travail. Voyons s'il est là.

Il était là. Un homme séduisant, athlétique, en tenue de sport – short et tee-shirt. Il portait une petite fille sur la hanche. Quand Eve lui montra son insigne, une ombre douloureuse voila son regard.

— C'est à propos de Marsha ? Il y a du nouveau ?

Une seconde, il enfouit son visage dans les cheveux blonds de l'enfant.

— Excusez-moi... Entrez donc. Il y a si longtemps que... Asseyez-vous. Si vous permettez, je vais installer ma fille dans une autre pièce. Je préférerais qu'elle ne...

Il caressa la tête de la fillette d'un geste protecteur.

— J'en ai pour une minute.

Eve attendit qu'il se fût éloigné.

— Quel âge a cette gamine, Peabody ?

— Deux ans, à peu près.

Eve pénétra dans le salon, au décor chaleureux, au sol jonché de jouets. Elle entendit un rire aigu, une voix flûtée, impérieuse.

— Papa ! On joue !

— Tout à l'heure, Tracie. Toi, tu joues et, quand maman rentrera, on ira au parc. Il faut que tu sois sage pendant que je discute avec ces dames. D'accord ?

— On fera de la balançoire ?

— Promis.

Il les rejoignit, fourragea dans ses cheveux châtain clair.

— Je ne voulais pas qu'elle nous entende parler de Marsha, du drame. Vous avez une nouvelle piste ? Vous avez finalement retrouvé ce type ?

— Je suis désolée, monsieur Stibbs. L'affaire n'étant pas classée, ce n'est qu'une visite de routine.

— Alors vous n'avez rien ? J'espérais... Oh, après tout ce temps, garder espoir est sans doute stupide.

— Vous ignorez toujours avec qui votre femme aurait pu vous tromper ?

— Elle ne me trompait pas, articula-t-il, les traits durcis par une brusque colère. Je me fiche de ce que tout le monde dit. Elle n'avait pas de liaison. Je n'ai jamais cru... enfin, au début, si... j'ai eu des doutes, parce que j'étais complètement chamboulé, que je n'étais plus lucide. Mais Marsha n'était pas une menteuse, une infidèle. Elle m'aimait.

Il ferma les yeux, luttant pour se ressaisir.

— Si on s'asseyait ? marmonna-t-il, et il se laissa tomber dans un fauteuil. Pardonnez-moi de vous avoir parlé sur ce ton. Je ne supporte pas qu'on calomnie Marsha. Savoir que les gens, les amis, pensent ça d'elle me met hors de moi. Elle ne mérite pas qu'on la juge aussi mal.

— Et ces lettres, dans son tiroir...

— Je me fous de ces lettres. Elle ne m'aurait pas trompé. Nous avons...

Il jeta un coup d'œil en direction de la chambre d'enfant, où la petite fille chantonnait.

— Vous comprenez, nous avons une vie sexuelle plus que satisfaisante. Nous nous sommes mariés très jeunes précisément parce qu'il y avait entre nous un désir irréprensible. Et pour Marsha, le mariage était sacré. Je vais vous dire ce que je crois...

Il se pencha en avant.

— Je crois que quelqu'un fantasmaït sur elle, que c'était une obsession. Il a dû lui envoyer ces lettres. Pourquoi elle ne m'en a pas parlé ? Cette question me hantera toujours. Peut-être qu'elle ne voulait pas m'inquiéter. Je pense qu'il est venu ici quand j'étais à Columbus, et qu'il l'a tuée parce qu'elle se refusait.

Il paraissait étonnamment sincère. Même un acteur génial ne parviendrait pas à être aussi convaincant. Mais pour quelle raison s'acharnait-il à clamer que la victime était blanche comme neige, alors que la dépeindre comme une femme adultère servirait mieux ses intérêts ?

— Supposons que ce soit le cas, monsieur Stibbs. Vous ne voyez toujours pas qui pourrait être cet individu ?

— Non. J'y ai réfléchi. La première année, je n'ai même pensé qu'à ça. Je me répétais qu'on l'arrêterait, qu'il serait châtié. Nous étions heureux, lieutenant. Nous n'avions aucun souci. Et puis, du jour au lendemain, fini, murmura-t-il d'une voix rauque. Terminé.

— Je suis navrée, monsieur Stibbs. Vous avez une petite fille très mignonne, ajouta-t-elle après un silence.

— Tracie ?

Il se passa la main sur la figure, comme pour se réveiller.

— C'est le soleil de ma vie.

— Vous vous êtes donc remarié.

— Il y a presque trois ans, oui. Maureen est formidable. Marsha et elle étaient amies. Elle m'a beaucoup aidé, la première année. Je ne sais pas ce que je serais devenu sans elle.

À cet instant, la porte d'entrée s'ouvrit. Une jolie brune, des sacs de provisions dans les bras, referma la porte d'un coup de pied.

— Coucou, c'est moi ! Vous ne devinerez jamais ce que...

Elle s'interrompt en apercevant Eve. Et, quand son regard se posa sur l'uniforme de Peabody, Eve lut de la peur sur son visage.

2

Boyd dut également remarquer la réaction de son épouse, car il se leva et s'approcha d'elle.

— Tout va bien, dit-il en lui effleurant le bras, pour la rassurer, avant de la débarrasser de son fardeau. Elles sont là à cause de Marsha. Une visite de routine.

— Oh... et Tracie ?

— Elle est dans sa chambre, elle...

La fillette arriva en courant, telle une petite bombe blonde, et se jeta dans les jambes de sa mère.

— Maman ! On va aux balançoires !

— Nous n'en avons plus pour longtemps, intervint Eve. Madame Stibbs, serait-il possible de vous parler ?

— Je suis désolée, mais je ne sais pas ce que je peux vous... il faut que je range les provisions.

— Tracie et moi, on s'en occupe.

— Je préférerais...

— Maman pense qu'on n'est pas capables de se débrouiller, coupa-t-il en faisant un clin d'œil à sa fille. On va lui montrer qu'elle se trompe. Viens, mon cœur. Direction la cuisine.

La fillette s'élança, jacassant dans ce langage bizarre propre aux très jeunes enfants.

— Je suis navrée de vous déranger, attaqua Eve, fixant sur le visage de Maureen un regard dénué d'expression. Ce ne sera pas long. Vous étiez une amie de Marsha Stibbs ?

— Oui, de Boyd et de Marsha. Je... Tout cela est très perturbant pour Boyd.

— Je n'en doute pas. Depuis combien de temps connaissiez-vous Mme Stibbs ?

— Un peu plus d'un an, répondit Maureen qui, l'air anxieux, pivota vers la cuisine où l'on entendait le père et sa fille rire et s'affairer bruyamment. Il y a maintenant six ans qu'elle nous a quittés. Il nous faut tourner la page.

— Six jours, six ans... cela ne change rien au fait qu'on l'a tuée. Vous étiez intimes ?

— Nous étions amies. Marsha était très sociable.

— Vous avait-elle confié qu'elle fréquentait un autre homme ?

Maureen hésita, secoua la tête.

— Non. La police m'a interrogée, à l'époque, j'ai dit tout ce que je savais. Ce qui s'est passé est horrible. Mais on ne peut rien y changer. Maintenant, nous nous sommes bâti une nouvelle vie. Agréable, paisible. Votre visite ne servira qu'à ranimer le chagrin de Boyd. Je veux protéger ma famille. Excusez-moi, maintenant j'aimerais que vous partiez.

Une fois dans le couloir, tandis qu'elles se dirigeaient vers l'ascenseur, Peabody décréta :

— Elle sait quelque chose.

— Oh oui...

— J'aurais cru que vous la bousculeriez un peu.

— Pas sur son territoire.

Eve pénétra dans la cabine. Mentalement, elle réorganisait déjà les pièces du puzzle.

— Et pas avec sa gamine, son mari dans les parages. Marsha a attendu longtemps, quelques jours de plus ou de moins ne font pas de différence pour elle.

— Vous pensez qu'il est innocent.

— Je pense que...

Eve sortit de son sac le dossier et la disquette qu'elle tendit à son assistante.

— ... vous auriez intérêt à bosser à fond là-dessus.

— Pardon ?

— Bouclez cette affaire, Peabody.

Celle-ci en resta bouche bée.

— Moi ? Vous me chargez de l'enquête ? Pour un homicide ?

— Vous serez obligée de travailler essentiellement pendant vos moments de liberté, surtout si on a une autre casserole sur le feu. Étudiez le dossier, épluchez les rapports et les dépositions, reprenez les interrogatoires. Enfin bref, vous connaissez la procédure.

— Vous me confiez une affaire ?

— Vous pourrez me consulter si vous en éprouvez le besoin. Faites-moi une copie de toutes les informations que vous obtiendrez, et tenez-moi au courant des progrès de vos recherches.

— Bien, lieutenant. Merci. Je ne vous décevrai pas.

— Ne décevez pas Marsha Stibbs.

Peabody serra le dossier contre sa poitrine, comme si elle tenait un bébé. Elle ne le lâcha pas durant tout le trajet jusqu'au Central. Lorsqu'elles remontèrent du parking, elle lança un regard oblique à Eve.

— Lieutenant ?

— Hmm...

— Je me demande si McNab ne pourrait pas m'assister pour ce qui relève de l'informatique : les communications de la victime, les vidéos de surveillance de l'immeuble, etc.

— À vous de décider, c'est votre affaire.

— Oui, c'est mon affaire, répéta Peabody à mi-voix.

Elle avait toujours des étoiles dans les yeux et un grand sourire, lorsqu'elles longèrent le couloir menant au département des homicides.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? grommela Eve, portant instinctivement la main à son arme.

Des cris, des sifflets faisaient vibrer les murs. Elle entra dans la salle qu'elle balaya des yeux. Les box étaient tous vides, personne n'était à son poste. Une

bonne dizaine d'officiers de police, au milieu du local, faisaient la fête.

Eve fronça le nez. Une odeur de pâtisserie flottait dans l'air.

— Qu'est-ce qui se passe ici ! vociféra-t-elle. Pearson, Baxter, Delricky !

Tout en les apostrophant, elle assena à Pearson un coup à l'épaule, planta son coude dans la panse de Baxter, puis tapa dans ses mains.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous croyez que le crime est en vacances ? D'où sort ce gâteau ?

Baxter avala ce qu'il avait dans la bouche. Ses lèvres barbouillées de sucre glace s'étirèrent dans un sourire réjoui.

Meringues, cookies ainsi que les reliefs d'une tarte s'amoncelaient sur une table. Eve repéra également deux civils au milieu de la meute. Un homme grand, maigre, et une jolie femme à l'allure sportive, armés d'un énorme pichet, versaient une espèce de liquide rose pâle dans les verres. Ils paraissaient ravis.

— Reposez ça ! ordonna Eve. Reposez ça tout de suite et retournez à votre travail !

Avant qu'elle ait pu atteindre les deux civils, elle entendit Peabody pousser un glapissement. Elle pivota, le pistolet au poing, et faillit être renversée comme une quille par son assistante qui se ruait en avant.

L'homme, malgré sa maigreur, souleva la robuste Peabody de terre. La femme, sa longue jupe bleue flottant tel un drapeau, s'élança pour étreindre également Peabody qui se retrouva prise en sandwich entre les deux intrus.

— Voilà ma fille, ma DeeDee ! s'exclama l'homme.

Sa figure reflétait tant d'adoration qu'Eve, médusée, rengaina son pistolet.

— Papa, dit Peabody d'une voix étranglée, le nez dans le cou de son père.

— C'est trop émouvant, murmura Baxter qui engloutit une autre sucrerie. Ils sont arrivés il y a un

quart d'heure, avec tout ça. Bon Dieu, ces gâteaux sont mortels, soupira-t-il en raflant un cookie.

— Elle était comment, la tarte ? marmonna Eve.

— Fabuleuse, répondit-il, et il rejoignit son bureau.

La femme, qui étreignait farouchement Peabody, la lâcha enfin et se retourna. Elle était remarquablement belle. Elle avait de très longs cheveux aussi noirs que ceux de sa fille. Sur sa jupe bleue elle portait une longue tunique ample et était chaussée de sandales en corde. À son cou tintinnabulaient des chaînes et des pendentifs.

Son visage était plus doux que celui de Peabody, de fines ridules se déployaient en éventail au coin de ses yeux bruns, pétillants, au regard franc. Avec la grâce d'une danseuse, elle s'avança vers Eve, les deux mains tendues.

— Vous êtes le lieutenant Dallas. Je vous aurais reconnue n'importe où. Je suis Phoebe, la mère de Delia.

Elle avait les mains chaudes, les paumes un peu rugueuses, les doigts chargés de bagues. Des bracelets cliquetaient à ses poignets.

— Enchantée de faire votre connaissance, madame Peabody.

— Phoebe.

Elle souriait, serrait les mains d'Eve.

— Sam, lâche donc ta fille pour saluer le lieutenant Dallas.

Il s'exécuta, gardant toutefois un bras autour des épaules de Peabody.

— Quel bonheur de vous rencontrer ! Encore qu'il me semble vous connaître déjà. Delia nous a tellement parlé de vous, ainsi que Zeke ! Nous ne vous remercierons jamais assez pour ce que vous avez fait pour notre fils.

Passablement gênée par toutes ces louanges, Eve dégagea ses mains.

— Comment va-t-il ? s'enquit-elle.

— Très bien. S'il avait su que nous venions, il nous aurait chargés de vous exprimer sa reconnaissance.

Il sourit à Eve, qui vit alors à quel point le frère de Peabody lui ressemblait. Ils avaient le même étroit visage d'apôtre, les mêmes yeux gris. Mais, dans le regard de Sam Peabody, il y avait une lueur aiguë qui fit tressaillir Eve.

Cet homme, contrairement à son fils, n'était pas un agneau.

— Vous lui transmettez mon bonjour. Peabody, vous pouvez prendre quelques heures.

— Merci, lieutenant.

— C'est très gentil de votre part, dit Phoebe. Vous serait-il possible de nous consacrer un peu de votre temps ? Vous devez être très occupée, enchaîna-t-elle avant qu'Eve ne réagisse, mais nous souhaiterions dîner tous ensemble ce soir. Avec vous et votre mari. Nous avons quelques petits cadeaux pour vous.

— Vous n'étiez pas obligés de...

— Ce n'est qu'un témoignage de notre affection. Delia nous parle si souvent de vous, de Connors et de votre demeure, qui est si belle. Sam et moi, nous espérons avoir l'occasion de la voir.

Eve se sentait prise au piège, tandis que Phoebe continuait à sourire, sereine, et que Peabody se plongeait soudain dans la contemplation du plafond.

— Oui, bien sûr. Euh, je... vous devriez venir dîner.

— Avec grand plaisir. 20 heures, ça vous conviendrait ?

— Oui ; oui, 20 heures. Peabody connaît le chemin. Alors je... soyez les bienvenus à New York. Je... j'ai des trucs à faire, bafouilla lamentablement Eve en battant en retraite.

— Lieutenant ? lança Peabody qui lui emboîta le pas.

Avant qu'elles aient atteint le bureau d'Eve, le chahut régnait de nouveau dans la salle des inspecteurs.

— Ils ne peuvent pas s'en empêcher, expliqua Peabody. Mon père adore faire des gâteaux, il en apporte toujours des tonnes.

— Comment ont-ils pu trimballer tout ça en avion ?

— Oh, ils n'ont pas pris l'avion ! Ils sont venus en mobile home, pour pouvoir tout préparer en route, répondit Peabody avec un sourire attendri. Ils sont formidables, non ?

— Si, mais conseillez-leur de ne pas apporter des pâtisseries chaque fois qu'ils vous rendent visite. Sinon, on se retrouvera avec une bande de flics obèses et diabétiques.

— J'en ai chipé un pour vous, rétorqua Peabody en lui tendant le gâteau qu'elle dissimulait derrière son dos. Je m'absente une petite heure, juste le temps de les aider à s'installer.

— Prenez votre journée.

— Oh, merci. Je...

Peabody s'interrompt, ferma doucement la porte.

— Il faut que je vous prévienne. À propos de ma mère. Elle a l'Œil.

— Pardon ?

— Un regard particulier, qui vous fait faire des choses que vous ne voulez pas ou ne croyez pas vouloir faire. Et elle vous conduit à dire – à bredouiller, plutôt – des trucs que vous n'aviez pas l'intention de dire.

— Je ne bredouille pas.

— Vous y viendrez, décréta Peabody, lugubre. Je l'aime de tout mon cœur. Elle est extraordinaire, mais elle a l'Œil. Elle vous regarde et elle sait.

Eve s'assit, les sourcils froncés.

— Elle est médium ?

— Non. Mon père l'est, mais il s'interdit de violer l'intimité des gens, là-dessus il est très strict. Elle... c'est simplement une mère. Elle a ce don simplement parce qu'elle est une mère. Vous n'imaginez pas... maman voit tout, elle sait tout, elle dirige tout. Et la

plupart du temps, on ne s'en rend même pas compte. Vous, par exemple, vous les avez invités chez vous, alors que vous ne faites jamais ça.

— Mais si, protesta Eve.

— Allons donc, c'est Connors qui invite. Vous auriez pu dire que vous étiez prise, ou leur proposer de dîner au restaurant, mais elle voulait venir chez vous. Et résultat, vous l'avez invitée.

Eve gigotait dans son fauteuil.

— Par pure politesse. Je suis capable de courtoisie, figurez-vous.

— Non, vous avez été piégée par l'Œil. Même vous, lieutenant, vous êtes impuissante. J'aurais dû vous avertir.

— Fichez le camp, Peabody.

— Je fiche le camp, lieutenant. Au fait... ce soir, j'avais rendez-vous avec McNab. Il pourrait peut-être venir dîner ? Comme ça, vous comprenez, il les rencontrerait et ce serait moins... bizarre.

Eve se prit la tête à deux mains.

— Nom d'une pipe...

— Merci ! À ce soir !

Demeurée seule, Eve grogna, pesta, puis elle mordit dans le gâteau.

— Alors ils ont repeint mon bureau et piqué mes friandises. Une fois de plus !

Dans le vaste salon, agrémenté d'antiquités et de miroirs luisants, Eve arpentait le précieux tapis d'Orient. Connors venait juste de rentrer, aussi en profitait-elle pour vider son sac – à ses yeux, c'était un des grands avantages du mariage.

— Et Peabody s'est chargée de la paperasse pendant mon absence, du coup je n'ai même pas eu à m'en occuper.

— Elle devrait avoir honte. Que ton assistante se charge des corvées derrière ton dos, quelle infâmie !

— Épargne-moi tes commentaires déplacés, mon vieux, parce que toi aussi, tu as quelques explications à me fournir.

Confortablement installé dans un fauteuil, il croisa les jambes.

— Ah... Peabody et McNab ont apprécié Bimini ?

— Quelle mouche t'a piqué ? Les envoyer dans une île, pour qu'ils fornicquent comme des... des...

— J'en déduis qu'ils ont passé du bon temps.

— ... des singes, acheva-t-elle d'un ton écœuré. Nus comme des vers.

— Mon Dieu !

— Tu dois arrêter de te mêler de cette... cette histoire.

— Peut-être, oui. Quand tu arrêteras de considérer leur relation comme une sorte de croquemitaine.

— Je ne la considère pas comme ça, vu que je ne sais même pas ce que c'est, un croquemitaine. Les flics...

— ... sont en droit d'avoir une vie privée, coupait-il. Comme tout un chacun. Du calme, lieutenant, notre Peabody a la tête sur les épaules.

Eve se laissa tomber dans un fauteuil.

— Croquemitaine, grommela-t-elle. Quel mot idiot ! Je parie qu'il n'est même pas dans le dictionnaire. Aujourd'hui, j'ai confié une affaire à Peabody.

Il prit doucement les doigts d'Eve.

— Vous avez démarré une enquête ?

— Non, j'ai sorti du tiroir un dossier en souffrance. Ça remonte à six ans. Une jeune femme, jolie, mariée, en pleine ascension professionnelle. Le mari est en déplacement, il rentre chez lui et découvre son épouse morte dans la baignoire. Un crime déguisé, plutôt mal, en suicide ou en accident. Il a un solide alibi et il s'en tire sans anicroche. Toutes les personnes interrogées affirment qu'ils étaient le couple idéal, qu'ils filaient le parfait amour.

— Tu t'es déjà demandé comment on définissait le parfait amour ?

— J'y réfléchirai plus tard. Toujours est-il qu'on a déniché des lettres planquées dans le tiroir de sa commode. Des lettres érotiques, très explicites. D'un certain C.

— Liaison extraconjugale, querelle d'amoureux, et meurtre ?

— C'est ce qu'a conclu l'enquêteur.

— Mais tu n'es pas de cet avis ?

— On n'a jamais retrouvé l'auteur des lettres, personne n'a jamais vu ce type, la victime n'en avait jamais parlé à personne. Apparemment. J'ai rendu visite au mari, j'ai rencontré sa nouvelle épouse et leur fille. Une gamine de deux ans, environ.

— On peut comprendre qu'après une période de deuil, il ait reconstruit sa vie.

— Oui, on peut.

— Pour moi, bien sûr, ce serait différent. J'errerais comme une âme en peine, brisé, perdu.

— Ah oui ? marmonna-t-elle, sceptique.

— Absolument. Maintenant, tu es censée répondre que, sans moi, tu mourrais.

— Évidemment, pouffa-t-elle, tandis qu'il lui mordillait les doigts. Bon, revenons à la réalité. Je crois savoir ce qui s'est passé. Il suffira de donner quelques coups de fil, et l'affaire sera enfin classée.

— Mais au lieu de les donner toi-même, ces coups de fil, tu en as chargé Peabody.

— Elle a besoin d'acquérir de l'expérience. Pour Marsha Stibbs, attendre encore ne change pas grand-chose. Et si Peabody se lance sur une mauvaise piste, je la remettrai sur les rails.

— Elle doit être surexcitée.

— Ça oui, elle en a des étoiles dans les yeux.

Connors lui sourit.

— Tu te rappelles la première affaire que Feeney t'a confiée ?

— Thomas Carter. Un beau matin, il monte dans sa voiture, verrouille les portières. Et boum, ça explose, et il se retrouve en petits morceaux dans West Side. Marié, deux enfants, il travaillait dans les assurances. Pas d'ennemis, pas de vices dangereux. Aucun mobile. Le néant. On avait abandonné l'enquête. Feeney m'a demandé de la reprendre.

— Et alors ?

— Ce n'était pas Thomas Carter qui était visé, mais Thomas K. Carter, un dealer de seconde zone qui avait d'énormes dettes de jeu. Un abruti de tueur à gages s'était trompé de cible.

Elle jeta un coup d'œil à Connors qui souriait toujours.

— Oui... je me rappelle ce que j'ai éprouvé quand on m'a confié cette affaire et que je l'ai résolue.

— Tu es un bon professeur, Eve, et une excellente amie.

— L'amitié n'a rien à voir là-dedans. Si je ne la croyais pas capable de boucler ce dossier, je ne le lui aurais pas confié.

— Là, c'est le maître qui parle. L'amie a lancé une invitation à dîner.

— Pff... Qu'est-ce qu'on va faire avec eux en attendant de manger ?

— Les recevoir aimablement, bavarder. Certaines personnes adorent avoir des invités.

— Il y a vraiment des tordus, sur cette terre. Tu vas sans doute aimer les Peabody. Je t'ai raconté que, quand je suis retournée au Central, ils étaient en train de gaver les collègues de cookies ? Ils avaient même apporté une tarte.

— Une tarte ? À quoi ?

— Je n'en sais rien. Il ne restait que des miettes. Enfin bref... là-dessus, Peabody m'a suivie dans mon bureau pour me raconter des trucs ahurissants sur sa mère. Elle aurait une espèce de pouvoir, imagine-toi.

— Une sorcière ? demanda Connors qui, à présent, jouait avec les cheveux d'Eve.

Il adorait ses mèches blondies par le soleil, pareilles à de la soie.

— Non, non... encore que, d'après Peabody, le père soit médium, mais ça n'aurait pas de rapport avec le Free-Age. La mère, paraît-il, a la faculté de te pousser à faire des choses que tu ne veux pas faire, ou dire ce que tu préférerais garder pour toi. Toujours d'après Peabody, je les ai invités ici ce soir parce que j'y ai été obligée par... l'Œil.

— De l'hypnose ? rétorqua Connors, intrigué.

— Peabody m'a affirmé que c'était propre aux mères et que la sienne, dans ce domaine, avait la palme. Je n'y ai rien compris du tout.

— En ce qui concerne les mères, nous sommes tous les deux complètement ignares. Mais, comme nous ne sommes pas ses enfants, je présume que nous sommes immunisés contre ses pouvoirs maternels, quels qu'ils soient.

— Je ne m'inquiète pas, je t'informe, voilà tout.

Summerset, le majordome de Connors qui empoisonnait l'existence d'Eve, apparut sur le seuil. Il renifla, une expression de vive désapprobation peinte sur sa figure osseuse.

— Cette table Chippendale n'est pas un repose-pied, lieutenant.

— Comment arrivez-vous à marcher avec ce manche de parapluie planté dans les fesses ? riposta-t-elle, sans retirer ses pieds. Ça ne vous fait pas mal ?

— Vos invités sont là, articula-t-il.

— Merci, Summerset, dit Connors en se redressant. Nous prendrons les amuse-gueule ici.

Il tendit la main à Eve qui, délibérément, attendit pour se mettre debout que Summerset fût sorti.

— Pourrais-tu, jusqu'à la fin de la soirée et pour que l'ambiance reste amicale, ne plus parler de manche de parapluie ?

— D'accord. Je me contenterai de le lui extirper du postérieur et de m'en servir pour lui fracasser le crâne.

— Ce sera un charmant divertissement.

Summerset avait déjà ouvert la porte, et Sam Peabody lui broyait cordialement la main.

— Enchanté de vous connaître. Je suis Sam, et voici Phoebe. Vous êtes Summerset, n'est-ce pas ? DeeDee nous a dit que vous vous occupiez de la maison.

— En effet. Bonsoir, madame Peabody. Officier Peabody, inspecteur... Voulez-vous que je vous débarasse ?

— Non merci, répondit Phoebe qui tenait une grosse boîte. Le parc est splendide. Et tellement inouï dans cet environnement urbain.

— Oui, nous en sommes assez satisfaits.

— Bonsoir, dit Phoebe en souriant à Eve. Et voilà Connors. Tu avais raison, Delia, il est superbe.

— Maman... hoqueta Peabody, rouge comme une tomate.

— Vous êtes trop aimable, déclara Connors en baissant la main de Phoebe. Je vous retourne le compliment. Je suis ravi de faire votre connaissance.

Il échangea une poignée de main avec Sam.

— Vous avez une fille charmante.

— Oui, nous l'adorons, rétorqua Sam en étreignant les épaules de Peabody.

— Nous aussi. Entrez, je vous en prie. Mettez-vous à votre aise.

« Il est vraiment doué pour les mondanités », songea Eve, observant son mari qui précédait leurs invités dans le grand salon. Divinement courtois, chaleureux. Bientôt, chacun eut un verre à la main, et Connors répondait aux questions des Peabody sur les antiquités et les œuvres d'art disposées dans la pièce.

Eve en profita pour focaliser son attention sur McNab. Le magicien de la Division de détection électronique avait revêtu ce qu'il considérait probablement comme sa tenue la moins baroque : une chemise

pervenche, un large pantalon de soie assorti, et des boots du même bleu. Une demi-douzaine de petits anneaux d'or ornaient son oreille gauche. Il avait coiffé ses longs cheveux blonds en queue-de-cheval, et son visage séduisant avait à quelque chose près la couleur d'un homard thermidor.

— Vous avez pris des coups de soleil, McNab ? ironisa-t-elle.

— Un seul, répondit-il en roulant ses yeux verts. Vous devriez voir mon postérieur...

Elle but une gorgée de vin.

— Non, surtout pas.

— Je disais ça... juste pour parler. Je suis un peu nerveux, vous comprenez.

Il montra discrètement le père de Peabody.

— Ça me fait drôle d'être en face de lui, alors qu'on sait tous les deux que je couche avec sa fille. En plus, il est médium. Du coup, j'ai peur que, si j'ai envie de la toucher, il le devine. Je vous jure, ça me fait drôle.

— N'ayez pas envie de la toucher, ça réglerait le problème.

— Je ne peux pas m'en empêcher, gloussa-t-il. Je suis un homme.

Elle le détailla de la tête aux pieds.

— Oui, c'est ce qu'on prétend.

— Excusez-moi, intervint Phoebe qui effleura le bras d'Eve. Sam et moi, nous souhaiterions vous offrir ce petit cadeau.

Elle lui tendit la boîte.

— Pour vous remercier de votre générosité et de l'amitié que vous témoignez à notre fille.

— Merci.

Les cadeaux mettaient toujours Eve mal à l'aise. Bien que Connors la couvrît de présents depuis plus d'un an, elle ne savait jamais comment réagir, sans doute parce que, pendant la majeure partie de sa vie, personne ne l'avait aimée assez pour lui offrir quoi que ce soit.

Elle posa la boîte, tira sur le ruban, souleva le couvercle. Elle découvrit, nichés dans du papier de soie, deux bougeoirs, très fins, taillés dans une pierre cristalline, veinée de vert et de grenat.

— C'est vraiment beau.

— Ils sont en spath, expliqua Sam. Pour purifier l'aura, apporter la sérénité, la clairvoyance. Nous avons pensé, puisque vous avez tous les deux des activités difficiles, exigeantes, que cette pierre vous serait bénéfique.

Connors saisit un bougeoir, l'examina.

— Ils sont ravissants. Quel magnifique travail ! Vous les avez faits de vos mains ?

— Oui, Sam et moi, répondit Phoebe avec un sourire radieux.

— Alors, ils seront pour nous doublement précieux. Merci. Vous commercialisez vos œuvres ?

— Quelquefois, dit Sam. Nous préférons les offrir.

— Je vends quand il le faut, rectifia Phoebe. Sam est un rêveur, je suis plus terre à terre.

Summerset s'encadra de nouveau sur le seuil.

— Le dîner est servi, annonça-t-il.

Ce fut moins pénible qu'Eve ne le craignait. Leurs invités étaient agréables, intéressants, pleins d'humour, et ils étaient si fiers de Peabody qu'on ne pouvait qu'en être touché.

— Quand Dee nous a annoncé ce qu'elle voulait faire de sa vie, et où elle comptait s'installer, nous avons évidemment été inquiets, déclara Phoebe en s'attaquant à la bisque de homard. Un métier périlleux, dans une ville dangereuse... il y avait de quoi effrayer n'importe quels parents.

Elle sourit à sa fille.

— Mais nous avons compris que c'était sa vocation, et nous étions persuadés qu'elle serait à la hauteur.

— C'est un bon flic, approuva Eve.

— Comment définissez-vous un « bon flic » ?

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

- Les illusionnistes (n° 3608)
Un secret trop précieux (n° 3932)
Ennemies (n° 4080)
L'impossible mensonge
(n° 4275)
Meurtres au Montana (n° 4374)
Question de choix (n° 5053)
La rivale (n° 5438)
Ce soir et à jamais (n° 5532)
Comme une ombre dans la
nuit (n° 6224)
La villa (n° 6449)
Par une nuit sans mémoire
(n° 6640)
La fortune des Sullivan (n° 6664)
Bayou (n° 7394)
Un dangereux secret (n° 7808)
Les diamants du passé (n° 8058)
Les lumières du Nord (n° 8162)
Coup de cœur (n° 8332)
Douce revanche (n° 8638)
Les feux de la vengeance
(n° 8822)
Le refuge de l'ange (n° 9067)
Si tu m'abandonnes (n° 9136)
La maison aux souvenirs (n° 9497)
Les collines de la chance (n° 9595)
Si je te retrouvais (n° 9966)
Un cœur en flammes (n° 10363)
Une femme dans la tourmente
(n° 10381)
Maléfice (n° 10399)
L'ultime refuge (n° 10464)
Et vos péchés seront pardon-
nés (n° 10579)
Une femme sous la menace
(n° 10745)
Le cercle brisé (n° 10856)
L'emprise du vice (n° 10978)
Un cœur naufragé (n° 11126)
Le collectionneur (n° 11500)
Le menteur (n° 11823)
Lieutenant Eve Dallas
Lieutenant Eve Dallas (n° 4428)
Crimes pour l'exemple (n° 4454)
Au bénéfice du crime (n° 4481)
Crimes en cascade (n° 4711)
Cérémonie du crime (n° 4756)
Au cœur du crime (n° 4918)
Les bijoux du crime (n° 5981)
Conspiration du crime (n° 6027)
Candidat au crime (n° 6855)
Témoin du crime (n° 7323)
La loi du crime (n° 7334)
Au nom du crime (n° 7393)
Fascination du crime (n° 7575)
Réunion du crime (n° 7606)
Pureté du crime (n° 7797)
Portrait du crime (n° 7953)
Imitation du crime (n° 8024)
Division du crime (n° 8128)
Visions du crime (n° 8172)
Sauvée du crime (n° 8259)
Aux sources du crime (n° 8441)
Souvenir du crime (n° 8471)
Naissance du crime (n° 8583)
Candeur du crime (n° 8685)
L'art du crime (n° 8871)
Scandale du crime (n° 9037)
L'autel du crime (n° 9183)
Promesses du crime (n° 9370)
Filiation du crime (n° 9496)
Fantaisie du crime (n° 9703)
Addiction au crime (n° 9853)
Perfidie du crime (n° 10096)
Crimes de New York à Dallas
(n° 10271)
Célébrité du crime (n° 10489)
Démence du crime (n° 10687)
Préméditation du crime
(n° 10838)
Insolence du crime (n° 11041)
De crime en crime (n° 11217)
Crime en fête (n° 11429)
Obsession du crime (n° 11546)
Crimes par trois (n° 11614)
Crimes sans fin (n° 11615)
Pour l'amour du crime
(n° 11672)
Confusion du crime (n° 11888)

Crime de minuit (numérique)
Interlude du crime (numérique)
Hanté par le crime (numérique)
L'éternité du crime (numérique)
Crime rituel (numérique)
Mémoire du crime (numérique)
L'ombre du crime (numérique)

Les trois sœurs

Maggie la rebelle (n° 4102)
Douce Brianna (n° 4147)
Shannon apprivoisée (n° 4371)

Trois rêves

Orgueilleuse Margo (n° 4560)
Kate l'indomptable (n° 4584)
La blessure de Laura (n° 4585)

Les frères Quinn

Dans l'océan de tes yeux (n° 5106)
Sables mouvants (n° 5215)
À l'abri des tempêtes (n° 5306)
Les rivages de l'amour (n° 6444)

Magie irlandaise

Les bijoux du soleil (n° 6144)
Les larmes de la lune (n° 6232)
Le cœur de la mer (n° 6357)

L'île des trois sœurs

Nell (n° 6533)
Ripley (n° 6654)
Mia (n° 8693)

Les trois clés

La quête de Malory (n° 7535)
La quête de Dana (n° 7617)
La quête de Zoé (n° 7855)

Le secret des fleurs

Le dahlia bleu (n° 8388)
La rose noire (n° 8389)
Le lys pourpre (n° 8390)

Le cercle blanc

La croix de Morrigan
(n° 8905)
La danse des dieux (n° 8980)
La vallée du silence (n° 9014)

Le cycle des sept

Le serment (n° 9211)
Le rituel (n° 9270)
La Pierre Païenne (n° 9317)

Quatre saisons de fiançailles

Rêves en blanc (n° 10095)
Rêves en bleu (n° 10173)
Rêves en rose (n° 10211)
Rêves dorés (n° 10296)

L'hôtel des souvenirs

Un parfum de chèvrefeuille
(n° 10958)
Comme par magie (n° 11051)
Sous le charme (n° 11209)

Les héritiers de Sorcha

À l'aube du grand amour
(n° 11109)
À l'heure où les cœurs
s'éveillent (n° 11406)
Au crépuscule des amants
(n° 11562)

Les étoiles de la fortune

Sasha (n° 11738)

EN GRAND FORMAT

Les héritiers de Sorcha

À l'aube du grand amour
À l'heure où les cœurs s'éveillent
Au crépuscule des amants

Les étoiles de la fortune

Sasha
Annika
Riley

INTÉGRALES

Affaires de cœurs
L'île des trois sœurs
Le cercle blanc
Le cycle des sept
Le secret des fleurs
Les frères Quinn
Les trois sœurs
Magie irlandaise
Trois rêves
Quatre saisons de fiançailles